

REPORTAGE

MONTEVIDEO

De notre envoyée spéciale

C'est l'histoire d'un des plus grands poètes latino-américains contemporains. Et c'est celle d'une jeune femme qui, à 24 ans, apprend qu'elle est sa petite-fille. « Pour reconnaître mon fils en toi et pour que tu reconnaisse en moi ce que j'ai de ton père: tous deux sommes orphelins de lui, écrivait-il quelques années plus tôt au petit-enfant qu'il ne pouvait qu'imaginer. Qui sait comment tu peux être si tu es homme. Qui sait comment tu peux être si tu es femme. Au mieux, tu peux sortir de ce mystère pour entrer dans un autre: celui de la rencontre avec un grand-père qui t'attend. »

C'est le 31 mars 2000 que Juan Gelman annonce qu'il a résolu l'énigme et renoué le fil. La naissance biologique de Maria Macarena Gelman Garcia a eu lieu aux alentours du 1^{er} novembre 1976. Son grand-père, Juan Gelman, poète argentin engagé au ton révolutionnaire, s'était installé au Mexique après des années d'exil entre Rome, Madrid et Paris, fuyant la dictature militaire qui fera 30000 disparus dans son pays entre 1976 et 1983. Son fils Marcelo, âgé de 20 ans, venait de se marier avec Maria Claudia Garcia Irureta, une jeune femme de 19 ans. Tous deux avaient eu des activités militantes de gauche. Assez pour que les militaires les enlèvent à leur domicile de Buenos Aires, le 24 août 1976, et les emprisonnent dans un camp de détention clandestin, Automotores Orletti. Maria Claudia était alors enceinte de sept mois. Juan Gelman ne les reverra plus.

Au retour de la démocratie, il a remué ciel et terre pour savoir ce qui s'était passé. Avec une lueur d'espoir: que son petit-fils ou sa petite-fille soit né et toujours vivant. En 1989, la dépouille de son fils a été retrouvée, portant une balle dans la nuque tirée à bout portant, son corps coulé dans un baril de ciment et de sable et jeté dans une rivière.

Il s'attache alors à retrouver l'enfant. « À près de 70 ans, je ne crois pas avoir encore beaucoup de temps devant moi et mon seul désir est de trouver mon petit-fils ou ma petite-fille, qui est le seul héritage que m'a laissé mon fils », confie-t-il en 1999. Après une enquête minutieuse, il reconstruit le puzzle: sa belle-fille, Maria Claudia, peu de temps après son enlèvement, a été transférée à Montevideo, en Uruguay, dans le cadre du Plan Condor, une multinationale des dictatures latino-américaines qui collaboraient entre elles pour traquer, enlever, torturer et assassiner les opposants. Plus d'une centaine d'Uruguayens ont ainsi été arrêtés en Argentine, et certains d'entre



Macarena Gelman

(ici en août dernier en Uruguay, où elle espère toujours retrouver le corps de sa mère) aura attendu l'âge de 24 ans pour connaître l'identité de ses parents biologiques.

Ariane Mnouchkine... La pression internationale fait mouche. Quatre mois plus tard, le nouveau président uruguayen, Jorge Batlle, annonce l'impensable: l'enfant a été retrouvé. Il s'agit d'une jeune fille de 24 ans, inscrite comme fille légitime d'un commissaire de police, Angel Tauriño, qui n'avait pas pu avoir d'enfants.

Macarena Tauriño Vivian ne savait pas qu'elle avait été adoptée. Et sa mère adoptive ignorait tout des circonstances de sa naissance. Son père adoptif, lui, est décédé. Du jour au lendemain, la vie de la jeune femme bascule. Elle accepte immédiatement de rencontrer Juan Gelman, ce grand-père poète qui aura passé vingt-quatre ans de son existence à la chercher et qui, enfin, peut la serrer dans ses bras.

Il y a six mois, elle a fait modifier ses papiers d'identité. Aujourd'hui, elle se présente comme Macarena Gelman. « Macarena est une jeune femme forte, lucide et intelligente, elle a dû vivre un processus très difficile. Au moment où elle a appris la vérité, elle était déjà plus âgée que sa mère quand celle-ci est morte », s'émeut Sara Mendez, qui se sent d'autant plus proche de la jeune fille que, lorsqu'elle-même a été enlevée en Argentine en 1976, on lui a arraché son bébé de 20 jours, qu'elle n'a retrouvé que vingt-six ans plus tard, en 2002.

Macarena continue de vivre avec sa mère adoptive. Avec son grand-père, aujourd'hui âgé de 75 ans, la relation a dû se construire à petits pas. Elle est allée passer des vacances au Mexique. Elle s'est rendue plusieurs fois en Argentine pour rencontrer les amis de ses vrais parents, reconstruire son histoire, son identité. Il y a trois mois, les Uruguayens ont découvert son visage lors d'une cérémonie d'hommage à sa mère au Parlement. Dernièrement, elle a visité le lieu où Maria Claudia a probablement été enterrée.

Car la dernière étape de la quête de Juan Gelman est aujourd'hui de retrouver les restes de sa belle-fille. Le nouveau président uruguayen, Tabaré Vazquez, en a fait une promesse électorale. « Le cas de Juan et Macarena Gelman a été, par deux fois, un moment d'inflexion dans l'histoire du pays, considère Javier Miranda. Au moment où on a retrouvé Macarena, et aujourd'hui encore, dans la recherche du corps de Maria Claudia. »

Une des premières actions du gouvernement élu il y a huit mois a été d'entrer dans les casernes pour effectuer les fouilles, un symbole fort en Uruguay, où les tortionnaires n'ont jamais eu à rendre de comptes sur leurs agissements et où la population a longtemps refusé de croire à l'existence de disparus. Pour le moment, les recherches n'ont rien donné. Visiblement, les indications données par les militaires étaient inexactes. Juan Gelman est excédé, mais ne baissera pas les bras. Trouver les restes de sa belle-fille est sa dernière mission.

ANGELINE MONTOYA

Le poète argentin Juan Gelman dénonce le refus des militaires uruguayens de dire où est le corps de sa belle-fille, qui fut assassinée en 1976 après avoir mis au monde une fille

La quête obstinée d'un beau-père, trente ans après la dictature

eux ont ensuite été transférés dans leur pays d'origine.

Sara Mendez, libérée cinq ans plus tard, a été de ceux-là. « Après mon transfert à Montevideo, explique cette femme d'apparence frêle et qui garde encore des séquelles des tortures subies, j'ai été placée au siège du Service d'intelligence de la défense (SID). Nous avions en permanence les yeux bandés, mais très vite nous avons compris qu'à l'étage supérieur se trouvait une femme enceinte. » C'était Maria Claudia. Quatre mois après son accouchement, la jeune femme est emmenée par deux militaires qui prononcent ces mots terribles: « Parfois, il faut faire des choses ennuyeuses. » Après cela, elle disparaît à jamais.

Pourquoi Maria Claudia, qui n'était pas uruguayenne, y a-t-elle été transférée? « C'est le grand mystère, soupire Javier Miranda, de l'association des

familles de disparus uruguayens. Une des hypothèses est celle du trafic de bébés. Le cas de Maria Claudia nous déconcerte: son transfert en Uruguay, puis le fait que pendant quatre mois, on l'ait laissée donner le sein... Cela relève de la barbarie la plus sauvage. »

Grâce à un réseau étroit travaillant en Argentine et en Uruguay et depuis le Mexique, où il réside toujours, Juan Gelman reconstruit

« Nous avons en permanence les yeux bandés mais nous avons très vite compris qu'à l'étage supérieur se trouvait une femme enceinte. »

l'histoire. Mais les militaires uruguayens gardent un silence absolu, protégés par une loi d'amnistie votée au retour de la démocratie. Fin 1999, excédé par le manque de coopération du président uruguayen Julio María Sanguinetti (« en Uruguay, il n'y a jamais eu de cas d'enfants enlevés », soutenait celui-ci), Juan Gelman publie une lettre ouverte: « Le vol d'enfants en captivité est le plus aberrant des crimes de nos dictatures. Ce crime contre un être sans défense ne fait pas que couper sa filiation: il le déluge aussi de l'histoire. Monsieur le Président: connaissez-vous un crime plus odieux que celui-là? »

Immédiatement, des dizaines d'intellectuels à travers le monde lui envoient des messages de soutien. Parmi eux, Günther Grass, Chico Buarque, José Saramago, Sebastiao Salgado, Dario Fo, mais également Robert Badinter, Tahar Ben Jelloun, Cédric Klapisch,

30000 DISPARUS

■ De 1976 à 1983, le peuple argentin a vécu la douloureuse expérience d'une dictature militaire fondée sur ce qu'on appelle la « doctrine de sécurité nationale ». Cette doctrine imposait sa politique de terreur à tout le continent latino-américain: méthodes de torture, répression, enlèvements et disparitions de personnes, y compris d'enfants, prisons, destruction économique, sociale, politique, avec l'effet pernicieux de tout cela sur une population sans défense. Une période noire qui fera 30000 disparus.